

donner la foi luthérienne.

« D'après le Rituel de l'Eglise évangélico-luthérienne, aucun catholique ne pouvoit être enterré suivant les rites de son culte. Mais depuis que le gouvernement a jugé à propos d'accorder quelques concessions à quelques localités sociales, la chancellerie a cru devoir adresser, sous la date du 26 novembre 1816, une instruction aux ministres, en vertu de laquelle ils sont autorisés à enterrer les catholiques, en jetant une poignée de terre sur le cercueil. Nos deux prêtres attachés, en qualité d'aumôniers, à la légation d'Autriche, ne peuvent suivre le char mortuaire de leurs ouailles qu'en habits séculiers ; il ne leur est permis ni de prendre leurs surplis, ni de faire porter la croix à ces obsèques, et il leur est ordonné de réciter avec la plus grande promptitude possible les prières de l'Eglise. Dignes prêtres du Seigneur, ils distribuent dans leur chapelle les sacrements et la parole de Dieu avec le zèle le plus édifiant ; ils exercent toutes les fonctions de leur saint ministère sans accepter aucune rétribution ou droits d'étote, et jusqu'ici aucun catholique n'a été mis en terre par un ministre protestant.

« Si nous sommes ainsi opprimés en Danemark, la faute, au moins en partie, en est à nous-mêmes. Si tous les catholiques de la capitale venaient à s'entendre, quelque jour, pour rédiger et signer collectivement une pétition qui ne manquerait pas sans doute, d'être appuyée par les représentants des puissances catholiques près notre cour, nos ministres commenceraient peut-être à réfléchir un peu sérieusement sur les motifs d'une pareille démarche. Jadis la France et l'Espagne se faisaient un honneur et un devoir de protéger en tous lieux, de leur influence, l'Eglise catholique, et chacune de ces deux puissances entretenait une chapelle dans les hôtels de leurs ambassades. Depuis l'année 1830, la légation française, en Danemark, jugea superflu d'entendre la messe, et les chargés d'affaires de S. M. catholique ont également fermé leur chapelle et mis sous clefs les ornemens et les vases sacrés. Ainsi réduits à notre communion, l'Autriche seule exceptée, (que le ciel veuille bénir pour ses bienfaits !), nous succombons, sans ressource ni remède, sous ce fatras de lois oppressives, et depuis une cinquantaine d'années, le nombre de ceux qui fréquentaient les chapelles catholiques s'est considérablement éclairci. Un seul rayon d'espérance luit encore à nos yeux. Si la question de la liberté religieuse, indistinctement appliquée à toutes les sectes protestantes, et qui déjà se fait jour dans notre presse périodique, vient à surgir au sein de nos chœurs ; si quelque rhéteur radical vient à s'en emparer pour la soumettre à une discussion publique des Etats, alors, sans doute, et en dépit de la résistance de la corporation des pasteurs, le gouvernement pourra se trouver irrésistiblement entraîné dans la voie de concessions religieuses qui pourront s'étendre jusqu'à nous, et, à cet égard, l'exemple de la Norvège sera d'un grand poids dans ces importants débats. » *Ami de la Rel.*

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'OREGON, DES CALIFORNIES ET DE LA MER VERMEILLE,

Suite et fin.

Autour de la mission sont groupés les bâtimens d'exploitation, les hangars et les magasins. Plusieurs de ces missions possédaient encore, il y a peu d'années, des fermes et des bestiaux d'une valeur considérable. Celles de Saint-Louis, roi, de Saint-Gabriel et de San-Diego renfermaient chacune au delà de trois mille Indiens néophytes, et avaient plus de 200,000 bêtes à corne, 40,000 chevaux et 300,000 moutons.

Le nombre des indigènes, réunis dans vingt-trois missions de la Haute-Californie seulement, excédait trente mille. Les moines avaient eu l'art de rendre le travail attrayant ; ils avaient fait sentir aux indigènes que leur séjour à la mission leur offrait une nourriture assurée et les mettait à l'abri des tribus hostiles.

C'était en ne reculant devant aucune fatigue et en prêchant partout d'exemple que les religieux stimulaient les Indiens au travail. En 1812, le P. Cavallero, président des Dominicains, est mort au milieu de ses néophytes, la charrue à la main. M. de Mofras rapporte qu'étant un jour allé voir le moine franciscain de la mission de San-Gabriel, il le trouva dans un champ devant une grande table, le capuchon renversé, les manches retroussées, pétrissant de l'argile et montrant à faire des briques aux Indiens qui l'entouraient. « *Amigo, con esta familia, consellio manusque,* » s'écria le P. Estenega, dès que notre voyageur fut à portée de la voix.

Ce mot, dit avec enjouement, est d'un sens profond : il indique la belle et sainte position que les religieux s'étaient faite parmi les sauvages : le conseil pour les guider, les mains pour les soutenir et se mêler à leurs travaux.

Lorsque l'on compare les superbes résultats obtenus par les missionnaires avec ceux du protestantisme dans la conversion des Indiens, il n'est pas difficile de voir de combien l'emporte la Foi romaine.

Que sont devenues, en effet, sous la direction des Méthodistes, des Anabaptistes et autres sectaires, les populations des îles d'O-Taïti ? A peine comptent-elles aujourd'hui six mille habitants. Comment le groupe des Sandwich, où le capitaine Cook avait trouvé 400,000 indigènes, n'éteint-il pas le chiffre de 100,000 au moment où nous écrivons ? Lorsque les puritains arrivèrent sur les rives de la Nouvelle-Angleterre et de la Pensylvanie, ces pays étaient occupés par des nations puissantes et fort nombreuses. Maintenant à l'exception des malheureux Séminoles, dont les tentatives d'extermination ont déjà coûté plus de trente millions de francs au gouvernement de Washington, on ne rencontre plus un seul Indien sur les côtes des Etats-Unis. Dans toutes les possessions espagnoles, au contraire, et malgré leur état d'anarchie, au Mexique, au Pérou, à la Nouvelle-Grenade, à Buenos-Ayres même et

aux Philippines, partout, en un mot où le catholicisme a étendu sa bienfaisante influence par le moyen des ordres religieux, il existe des nations entières d'indigènes ayant conservé leurs mœurs, leurs langues, leurs usages sous l'administration paternelle des curés.

Ce n'est pas sans sacrifices que les missionnaires ont recueilli d'aussi beaux fruits ; plusieurs payèrent de leur vie leur dévouement apostolique, et dans les premiers temps des conversions, les Indiens barbares les firent périr dans d'affreux supplices. Mais rien ne put refroidir le zèle de ces hommes vénérables, et le sang de ces martyrs ne fit qu'enflammer des prosélytes.

Au nord de la Californie, dans le territoire de l'Oregon, des prêtres français, et aux pieds des Montagnes-Rocheuses, des membres de la Société de Jésus partis de la Louisiane, continuent l'œuvre de leurs devanciers. Rien n'est plus touchant, dans l'ouvrage de M. Mofras, que le récit de la réception que lui fit un de nos missionnaires près du Rio-Colombia.

« A la mission de Saint-Paul, l'abbé Blanchet, nous accueillit en compatriote et en frère, et nous ressentîmes une vive joie en retrouvant sur ces rives éloignées, dans une contrée sur laquelle la France s'est laissée enlever tous ses droits, un presbytère et des villages qui nous rappelaient ceux de nos provinces. Mais nous devons avouer l'impression pénible que nous éprouvâmes lorsque le dimanche, dans l'église où six cents Canadiens étaient assemblés, nous entendîmes un prêtre français dire en français, et à une population toute française : « *Prions Dieu pour notre Saint-Père le Pape et pour notre bien-aimée reine Victoria !* » Après la messe nous demandâmes à M. Blanchet la raison de cette étrange prière ; il nous répondit tristement qu'il était enjoint par le gouvernement anglais de la faire publiquement une fois par mois, sous peine des destitution. »

Les Indiens ont une telle affection pour les missionnaires ; ils savent si bien qu'ils trouvent toujours près d'eux appui et secours de toute espèce, qu'il n'est pas rare de voir des chefs de tribus franchir des distances de plus de deux cents lieues pour voir les Robes noirs, les Pères, les grands chefs des Français ; c'est ainsi qu'ils nomment nos ecclésiastiques.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore un des épisodes les plus touchants qu'amène sans cesse la relation des progrès de la religion dans cet intéressant ouvrage ; l'auteur visitait les missions du grand fleuve de la Colombie qui prend naissance dans les Montagnes-Rocheuses, et après avoir arrosé dans toute sa largeur l'immense territoire de l'Oregon, vient se jeter dans l'Océan Pacifique au dessus de la Haute-Californie.

Durant notre exploration du Rio-Colombia, nous étions, par une nuit glaciale du mois de décembre, couchés au bord du fleuve, sur un terrain détrempé, mal abrité sous un canot renversé, mourant de faim et n'ayant pour toute nourriture que quelques lambeaux de saumon à moitié pourri. A quelques pas plus loin, les trois Indiens qui nous servaient de rameurs se chauffaient accroupis autour d'un grand feu de bois de sapin, qu'ils savent allumer même au milieu des pluies battantes.

Tout-à-coup nous les vîmes, à notre grande surprise, tirer de leur poitrine un petit crucifix en cuivre brillant, et après avoir fait le signe de la croix, entonner ce cantique qu'on nous apprend dans notre enfance :

Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur !
On possède avec elle
Tous les biens du seigneur !

« Cet air, chanté si loin de la France, au sein de cette solitude profonde, par de pauvres sauvages, nous fit oublier un instant nos fatigues et l'horrible misère à laquelle nous étions réduits. Rien ne saurait éindre la joie de ces Indiens lorsqu'ils nous virent nous mêler à leurs chants. »

C'était à la mission de l'abbé Blanchet que ces Indiens *Têtes-Plates* avaient appris ces cantiques.

Terminons maintenant cette analyse en exposant aux lecteurs les idées de M. de Mofras, qui sont aussi les nôtres, sur la colonisation religieuse ; mais demandons en passant au Gouvernement qui poursuit officiellement, en aveugle, il est vrai, les corporations religieuses, comment il fait publier officiellement aussi, ou sous ses auspices, un ouvrage qui renferme la censure la plus éclatante de ces persécutions aussi injustes qu'impolitiques ?

« Les magnifiques résultats obtenus par les Jésuites dans la Nouvelle-France, et par les missionnaires espagnols, qui étaient parvenus à réunir plus de trente mille néophytes dans leurs missions de la Haute-Californie seulement, prouvent qu'il est facile d'attirer les Indiens par des présents, de leur faire comprendre les avantages d'un travail modéré et de les retenir par la bienveillance.

« Dans les déserts les plus reculés de l'Amérique, les voyageurs sont surpris de rencontrer des croix de bois grossières élevées par les indigènes. Ceux-ci, depuis les temps les plus éloignés de la conquête, gardent un souvenir de vénération pour les missionnaires, pour ces hommes qui, contrairement à tous les autres blancs, ne leur ont jamais fait que du bien et les ont continuellement protégés. Aussi, toute nation qui voudra établir un système solide de colonisation chez les Indiens, devra avant tout envoyer parmi eux des missionnaires. Au milieu de ces tribus, comme chez tous les peuples non encore policés, l'autorité militaire seule ne saurait produire aucun résultat durable. La croix de bois de quelques pauvres religieux avait conquis plus de provinces à l'Espagne et à la France que l'épée de leurs meilleurs capitaines. »

D'autres journaux ont fait connaître au public tout ce que cet ouvrage renferme de renseignements utiles et d'aperçus élevés au point de vue colonial.